

L'île était comme un ancêtre de pierre qui éclipsait en attraction jusqu'aux vivants

une importance numérique et sociale sans commune mesure avec celle qu'on avait dans la capitale. Le livre a été bien reçu en Corse, et traité plus que chaleureusement par la presse. Certains lecteurs – dans ma famille entre autres – m'ont trouvé indiscret, ou malveillant, il y a des choses qui ne se disent pas encore facilement, et personne n'aime retrouver à son insu les siens dans un livre. Mais le temps a beaucoup arrangé les choses. *Le mal des ruines* a été bien reçu aussi, j'ai presque été un peu déçu, je m'attendais à plus d'oppositions. Il m'a même valu de recevoir le prix du Mémorial d'Ajaccio l'été dernier.

Q / Pourquoi écrivez-vous ?

CA / J'ai commencé par collaborer à 21 ans à des revues de cinémas et de littérature, puis, me découvrant capable d'élaborer des textes dépassant les quelques pages, je me suis lancé sans trop de complexes, contrairement à mes frères aînés, que leur vaste culture littéraire a étouffés : je voyais au quotidien Catherine Turchini-Zuccarelli, notre grand-mère, écrire ses livres à l'heure de la sieste, une activité qui semblait chez elle tout aussi naturelle que de mener la conversation ou de préparer le dîner. Je n'ai jamais ressenti la moindre tentation d'exercer un autre métier, je ne leur voyais

aucune nécessité vitale : celui-ci me donne l'impression (l'illusion ?) de conférer un sens à chaque instant de ma vie, excepté durant les périodes d'intenses fatigues qu'il m'inflige, où je souffre de ne plus pouvoir vivre normalement.

Q / Quels sont les auteurs qui ont contribué à former votre style ?

CA / Paul Morand, André Gide, Roland Barthes et Jacques Fieschi, avec qui je vivais quand j'ai commencé à écrire dans la revue *Cinématographe* qu'il dirigeait. Il a écrit depuis trois récits et d'innombrables scénarios (dont celui des *Illusions Perdues*, pour Xavier Giannoli, qui leur a valu un César le mois dernier).

Q / En quoi votre œuvre se rapproche-t-elle ou diffère-t-elle de l'autofiction ?

CA / Je suis très présent dans mes livres, même dans mes biographies (Cocteau, Gallimard, 2003, Chamfort, R. Laffont, 1988), centrées là encore sur la question de l'identité. Et j'ai aussi, à une certaine époque, éprouvé de vrais doutes sur la possibilité d'écrire encore des romans mettant en scène des caractères imaginaires. Mais la tendance des autofictionneurs à dénoncer leur entourage, à accabler leurs géniteurs ou leurs ex-compagnons m'est pénible : la littérature ne peut être un lieu de délation, ou de mise en accusation de personnages réels (sauf de soi peut-être), mais plutôt celui d'une révélation sur les liens profonds qui nous ont unis à eux, avant que tout ne se gâte.